

L'ENFER C'EST LE MÊME¹

Lydie SALVAYRE

Je vais essayer de développer devant vous deux hypothèses :

La première est que l'Autre, la figure de l'Autre, est en train de décliner sinon de disparaître.

La deuxième hypothèse, plus réjouissante, est que la littérature fut et demeure encore l'abri de l'Autre.

Nombreux sont ceux qui l'ont annoncé (parmi lesquels Emmanuel Levinas, Maurice Blanchot, Jean-Toussaint Desanti, Paul Ricœur, Jean Baudrillard, et tout récemment Dominique Quessada dans son « Court Traité D'Altéricide »), mais il me semble plus que jamais utile de le redire : l'Autre, la figure de l'Autre, est aujourd'hui menacée quand elle n'est pas forclosée, l'Autre ne cesse aujourd'hui d'être pris pour autrui, d'être réduit à autrui.

Mais qui est l'Autre et qui est autrui ?

Est autrui qui n'est pas moi, qui est différent de moi mais que je peux comprendre, voire intégrer, voire assimiler. Est autrui qui je peux prévoir, à qui je peux éventuellement m'identifier et dans qui je peux éventuellement me reconnaître.

L'Autre, en revanche, c'est l'incompréhensible, c'est l'inassimilable et parfois tout simplement l'impensable. C'est le radicalement Autre, l'irréductiblement singulier, l'infiniment lointain. L'Autre est celui dont la jouissance m'est et me restera à jamais inconnue. Celui dont l'altérité constitue un scandale, un anathème ou une provocation. C'est l'étranger. C'est le Distant. Mais c'est aussi, tout simplement, l'Autre homme, mon proche, mais qui déjoue tous mes calculs et trompe mon attente pour donner plus que toutes mes prévisions : c'est-à-dire Lui-même.

¹ Copyright Lydie Salvayre.

Communication aux Journées des Écrivains du Sud 2008, Aix-en-Provence, 28-29 mars 2008.

Or, nous ne voulons pas de cet Autre dans un monde où les valeurs individuelles montent en puissance, dans un monde où la dimension de l'inconnu a de moins en moins cours, où il n'y a quasiment plus de terres sauvages à découvrir, dans un monde où l'une des préoccupations principales est, précisément, de ne pas être dérangé par l'altérité, ce qui nous permet de tolérer le pire sans en être affecté.

Nous sommes, dit Baudrillard, dans une culture autistique à forme d'altruisme truqué.

Nous sommes dans une société toute entière consacrée à l'éradication de cette altérité vécue comme menaçante, ingérable et dangereuse.

L'Occident, dit encore Baudrillard, est devenu une mégamachine solipsiste animée par un désir de contention de toute forme d'extériorité, un monde qui se veut unique et entièrement positif c'est-à-dire débarrassé de l'encombrante figure de l'Autre.

Qu'il s'agisse de l'autre homme, de l'autre pays, de l'autre race ou de l'autre sexe, cette figure de l'Autre est en train, lentement, de s'étioler.

Avec cette lente relégation de l'Autre, nous sommes entrés pieds et poings liés dans le règne de l'identique dont la télé-réalité (qui ne renvoie aux spectateurs que l'image d'eux-mêmes) dont la télé-réalité n'est que l'un des symptômes. Nous sommes entrés dans un vertige de dénégation de toute altérité, de toute étrangeté, de toute négativité. Nous sommes entrés dans une culture toute entière occupée à se réconcilier autour du Même et de ses figures démultipliées.

Nous sommes entrés dans le règne du Même qui prend souvent le masque de ce que Deleuze appelait « la petite différence ». La petite différence pour se démarquer du voisin. Pour se faire croire qu'il y a de l'autre. La petite différence trouvée dans la mise à disposition d'identités révocables par les marques et le marketing, par les jeux de rôle, par la possibilité de créer des avatars sur Internet etc. La petite différence exaltée dans ce fameux « droit à la différence » capable, peut-être, pour un temps, d'occulter cette répudiation de l'autre.

Afin de nous persuader qu'il y a encore de l'autre, nous nous accrochons à ce fameux « goût des autres » qui fut un film à succès il y a 2 ou 3 ans, ce goût des autres mais des autres qui nous ressemblent, qui sont notre miroir, qui ne sont en vérité que des autrui (l'une des modalités de la disparition de l'Autre étant la réduction de l'Autre à autrui). Ce goût des autres, mais des autres qui ne sont que

des redoublements de nous, mêmes indignations devant mêmes écrans, mêmes singularités décrétées par la mode, même indifférence aux autres et même égocentrisme menant à la même concurrence de tous contre tous.

Mais comment s'est opérée cette disparition de l'Autre ?

Lentement, avec les meilleures intentions du monde et selon un principe universaliste, nos sociétés démocratiques ont réduit cette réalité de l'Autre par colonisation ou par assimilation culturelle.

L'autre n'a pas été refoulé, mais avalé, digéré, intégré.

L'Autre a été exclu par la plus radicale des exclusions : c'est-à-dire l'intégration et l'inclusion.

Nos sociétés démocratiques ont d'abord assimilé l'Autre, pour ensuite orchestrer des petites différences, ces différences n'étant jamais des différences radicales mais seulement des différences de degrés.

Là donc où l'Altérité, autrefois, exprimait une différence ontologique, la manifestation d'un extérieur, d'un ailleurs ou d'une transcendance, les différences d'aujourd'hui ne renvoient plus qu'à elles-mêmes.

Dans nos états démocratiques modernes, il n'y a plus de légitimation transcendantale (par Dieu par exemple ou par un lignage sacré), il y a un modèle où les différences ne prennent plus leur sens par distinction avec un ailleurs, mais les unes par rapport aux autres.

Nous sommes dans un système autoréférentiel qui a sans cesse besoin, pour avancer, de créer à ses propres yeux de l'innovation.

Nous sommes dans un système où ne joue plus la dialectique du maître et de l'esclave, où ne joue plus la dialectique du dedans/dehors (l'une des conséquences étant que le public se privatise et que le privé devient public), où ne joue plus la dialectique du moi et de l'Autre.

En démocratie, dit Dominique Quessada dans son « Court Traité d'Altéricide » il n'est plus rien qui ne soit nous.

Nous ne regardons, ne voyons et ne consommons que nous-même.

Il reste cependant à cet Autre menacé d'extinction, et c'est sur ce point que je voudrais insister, il reste un dernier abri : c'est l'art, et plus précisément la littérature.

Je dis et j'affirme que la littérature fut et reste encore le lieu de l'Autre. Les héros de l'Illiade et l'Odyssée, le Gargantua de Rabelais, le Quichote de Cervantes, le Bartleby de Melville, l'Orlando de Virginia Woolf sont autant de figures de l'Autre, je veux dire de figures qui débordent toute forme explicable, de figures qui résistent à toute analyse, des figures qui ne livrent jamais complètement leur secret, de figures qui lancent des questions sans réponse, et dont la logique d'un « je ne sais quoi par elles balbutiées » nous échappe irrémédiablement .

Mais la figure de l'altérité dans la littérature, la plus poignante, la plus bouleversante à mes yeux, est celle de Grégor Samsa dans « La Métamorphose » de Kafka.

Gregor Samsa est l'altérité même puisqu'il a pris l'apparence d'un cancrelat. Et bien que son esprit, sa psychologie, ses affects, ses désirs, ses peines, ses questions sont ceux de tout homme, bien qu'il pense, qu'il souffre et qu'il se parle à lui-même comme le fait tout homme, sa radicale altérité physique, bien que totalement inoffensive, fait qu'il inspire la peur et la répugnance, sa radicale altérité physique, bien que totalement inoffensive, fait qu'il est mis à l'écart, puis exclu et rejeté.

Dans « La Métamorphose », Kafka nous dit, me semble-t-il, ceci : si l'on ne reconnaît pas l'Autre dans son absolue singularité, fut-elle physique, l'autre cesse d'être un autre pour être une chose, un débris, un parasite, une bête nuisible que l'on peut jeter comme on jette un déchet.

De tous les philosophes, c'est sans doute Emmanuel Levinas qui a le mieux dit l'importance capitale de la fonction symbolique occupée par l'Autre.

La présence de l'Autre, de l'Autre obscur, de l'Autre mystérieux c'est à dire de tout homme, la présence de celui qui n'est pas moi, de celui dont je suis et serai à jamais séparé, de celui dont la présence me déborde infiniment, de celui qui appartient à l'autre rive, cette présence de l'Autre qui est présence de l'infini révélée à moi dans le visage, cette présence de l'Autre infini, dit Levinas, loin d'être désespérante est garante d'un certain nombre de fonctions symboliques.

Et d'abord de la parole.

Il y a parole parce que nous sommes séparés.

L'enfant parle parce qu'il est séparé de sa mère.

La parole affirme l'abîme qu'il y a entre moi et l'autre, et si elle franchit l'infranchissable, c'est sans l'abolir ni le diminuer.

« La parole, dit Levinas, est cette relation où celui que je ne peux atteindre vient en présence dans sa vérité inaccessible et étrangère. »

« La parole est le rapport sans commune mesure d'un autre à moi, rapport où la parole n'est pas une façon d'avoir ou de pouvoir, pas davantage une manière d'instaurer un lien d'égal à égal (car la parole parle sans égaliser, sans identifier, sans tendre à l'entente accomplie), mais le maintien, dans son irréductible différence, de la vérité étrangère. »

C'est pourquoi, dit Levinas, dans un monde où ne règnerait plus que la Loi du Même, l'homme, on peut le craindre, perdrait son langage.

La Présence de l'Autre est aussi garante de l'éthique dans un monde où la seule morale est une morale qui ne contraint à rien d'autre qu'à tout justifier par le marché.

Dans un entretien de 1992, Jean-Toussaint Desanti affirmait :

« La racine de l'Éthique c'est tout simplement l'accueil de l'Autre. Le contraire de l'éthique c'est le refus de l'autre, la fermeture envers ce que je ne connais pas, qui est d'une autre culture, qui a un autre mode de pensée. Accueillir le dehors c'est le geste fondamental de toute éthique par lequel je refuse que la communauté à laquelle j'appartiens m'impose sa frontière. »

Et Levinas, de son côté, écrivait :

« A l'issue du 20^e siècle et après la douleur inutile et injustifiable qui y est exposée et étalée sans aucune ombre de théodicée consolante, la seule dimension d'espérance rescapée de tant de tragédies tiendrait dans la possibilité de cette ouverture des hommes à l'altérité. »

L'Altérité, enfin, est garante de l'amour.

Car la relation d'amour n'est pas une idyllique et harmonieuse relation de communion ou de fusion . La relation Amoureuse n'est pas l'absorption par l'autre ni la disparition dans l'autre. Elle est relation à un mystère.

La grandeur et le pathétique de l'amour consistent dans cette séparation insurmontable de deux êtres, car l'amour ne neutralise pas l'altérité, il l'exalte. L'autre dans l'amour est celui précisément que je ne peux posséder, celui qui est toujours plus que ce que mes bras peuvent étreindre, celui que je ne peux entièrement saisir, ni entièrement connaître. L'autre dans l'amour est celui dont la jouissance me demeure absolument énigmatique. L'autre dans l'amour est celui qui toujours, finalement, se retire dans son secret.

Et la volupté est comme un jeu avec ce quelque chose qui se dérobe, toujours inaccessible et toujours à venir, l'autre nous attirant d'autant plus qu'il nous semble impossible à atteindre.

Si l'autre était réduit au même, l'amour ne serait plus qu'une copulation détournée avec son double, et la mythologie nous dit, par la voix de Narcisse, que cette copulation est mortelle.

Pour finir je dirai que ce que vient nous rappeler la littérature c'est que le pire n'est pas d'être dépossédé par l'Autre comme trop souvent on le craint, mais d'être dépossédé de l'Autre.

Ce que vient nous rappeler la littérature, c'est que le pire est d'être renvoyé continuellement à soi-même et à l'image de soi-même, de ne tendre qu'à soi « dans une ambition stérilisante et narcissique » (Quignard), à soi comme seul point de mire, comme unique objet de soin et de désir.

Grâce à la littérature qui « désigne l'obscur sans le mettre à découvert » (Blanchot), grâce à la littérature qui sauvegarde l'irréductible étrangeté de l'être et son secret (« l'infracassable noyau de nuit »), grâce à la littérature qui accueille l'insaisissable, reste encore vivante ce qui, dans le monde de l'abondance où nous sommes, est devenu la seule rareté : je veux parler de l'altérité.

La littérature nous ôte ainsi à la prison de nous-même, elle nous « démaisonne » dit Robert Garnier cité par Quignard dans « Les Petits Traités ». Elle nous dépayse au beau sens de ce mot. Elle est la révélation, dit Proust, qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, des différences qui, s'il n'y avait pas l'art, resteraient à jamais le secret de chacun .